

M^{me} E. Andrée est fort divertissante ; M^{mes} N. Cormon et M. Carèze, élégantes et charmantes ; M^{me} Yvonne de Bray, qui porte à merveille les robes simples et la figure à la fois grave et souriante de l'ouvrière Louise, lui imprime par son jeu réservé, sobre et intimement si ardent, une physionomie noblement pathétique et sincère.

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Phryné*, poème de M. Augé de Lassus, musique de M. C. Saint-Saëns ; *Pailleasse* de M. Leoncavallo. — CONCERT HENRY EXPERT : *La Servante maîtresse* de Pergolèse. — *Les Maîtres Musiciens de la Renaissance française : Danceries*, publiées par Henry Expert ; Alph. Leduc, éditeur.

Les desseins de M. Carré sont impénétrables. On le savait, aux prescriptions de son cahier des charges, en retard d'un bon nombre d'actes. Il nous en offre quatre, dont la reprise ne lui compte pour rien. Et quels ouvrages ! Quel facétieux démon lui souffla de ressusciter la *Phryné* que M. Saint-Saëns — (on ne peut vraiment plus l'appeler Saint-Saëns tout court !) — commit il y a quelque quinze années en compagnie d'un concurrent de Louis Gallet ? On imagine mal une plus niaise chose que l'intrigue et les vers de mirliton que M. Augé de Lassus se plut à décorer ici du titre de « poème », avec la transparente ambition de finement, oh ! combien finement nous distraire. Hélas ! On n'abuse que de ce qu'on a, et M. Augé de Lassus ne saurait forcer son talent ; c'est de toute évidence. Rarement toutefois le sourire fut plus obstinément réfractaire à l'invitation d'une Muse aux flancs plus ostensiblement battus. M. Saint-Saëns orna jadis ce livret puénil et calamiteux d'une musique déplorablement adéquate, la plus terne, la plus quelconque, la plus vide qu'ait jamais griffonnée sa plume trop féconde. Comment l'auteur de *Samson* a-t-il osé signer cela et pu l'écrire ? On reste consterné devant cette exhumation à tous égards lamentable, qui balafre de ridicule une figure d'artiste français, dont nous avons maintes raisons de respecter le souvenir, sinon même de le parer d'un peu de gloire peut-être. Le besoin certes ne s'attestait nullement péremptoire de déterrer ce fatras de l'oubli, et on éprouve amèrement, en l'internationale occurrence, la cruauté du fossoyeur qui fit inconsciemment de cette *Phryné* cisalpine un inattendu repoussoir pour l'un des plus fâcheux spécimens du transalpin, envahissant et encombrant vérisme. *Pailleasse*, abandonné sans doute avec dédain par l'administration nouvelle, émigrerait en effet le même jour du répertoire de l'Opéra dans celui de la salle Favart. Naguère, en février 1903, je dus entretenir les lecteurs du *Mercure* de cette partition que, sur les compétents avis de M. de Reszké, M. Pedro Gailhard venait de révéler au public parisien, à la faveur d'une réclame aux plus incircons-

pects dithyrambes et d'interviews où s'étalait une désarmante superbe. Le four qui s'ensuivit, pourtant, ne put en être conjuré et je ne soupçonnais guère avoir à revenir ici sur un aussi piteux sujet. La « musique » de M. Leoncavallo, — si on doit s'exprimer ainsi, — ressortirait assez pertinemment à une rubrique « Cafés-concerts et lieux de plaisir », par exemple. Elle appartient essentiellement au genre de ce qu'on entend de pire dans les brasseries et restaurants nocturnes où sévissent impunément les moins authentiques tziganes. Elle y est d'ailleurs fort goûtée, comme celle aussi bien d'analogue vérité origine, et parmi nos compatriotes M. Jules Massenet est perceptiblement le seul capable de soutenir la lutte avec succès et d'y rivaliser durablement. Au théâtre, on a l'impression d'une kyrielle de valse et de romances entrecoupées de guinguetteux fracas, d'un méli-mélo de fadeur et de vulgarité grossière, de pompiérisme et de malices cousues de fil blanc, le tout bête à couper au couteau. Il n'en fut que plus triste d'être obligé de constater quel bienfait imprévu s'avéra pour *Paillasse* le voisinage de *Phryné*. Sans doute, ici ou là, la bêtise est égale. Mais d'un côté cette bêtise apparaît étriquée, morne et prétentieuse en ses spirituelles visées comme en ses velléités d'envol ; la correction même de l'écriture guinde son saugrenu de pédantisme. C'est Thomas Diafoirus qui, dans cette *Phryné*, nous agace autant qu'il nous rase. Chez le voisin, par contre, c'est Jocrisse. un Jocrisse bedonnant, loustic sentimental, exubérant, — (voir l'auteur en personne photographié sur le programme), — qui se présente à nous avec un gros rire sur les lèvres en même temps que la larme à l'œil, se tape sur la cuisse et se met à nous dégoïser des galéjades imperturbablement farcies de cuirs et pataqués. Ça n'est pas drôle assurément ; c'est même idiot, mais malgré tout moins pénible que l'autre et, partant, moins crevant. Si dès l'abord on est estomaqué, on se sent moins gêné par la suite, puisque au premier instant prévenu sans détour, et, il serait oiseux de le dissimuler, la malingre et poncive insipidité de *Phryné* prêtait au rubicond *Paillasse* comme un simulacre de vie. Au fond, cela n'y change rien. On se demande en vain à quoi peut bien rimer un tel spectacle. Si M. Carré y voulut humilier une direction déchue d'effarante et toulousaine mémoire, il réussit sans peine à ce soin superflu. La mise en scène de *Paillasse* est l'une des plus adroites qu'il ait réalisées. Avec M^{lle} Lamare, MM. Salignac, Albers et Caze-neuve, l'interprétation apparut d'une homogénéité et perfection même en l'endroit exceptionnelles. En revanche, *Phryné* fut un peu moins favorisée. La maladresse du poème contribua pour beaucoup sans doute à certain convenu trop visible des évolutions et des gestes. Sous les traits plutôt chiffonnés de M^{me} Nicot-Vauchelet, l'héroïne semblait avoir jusqu'à l'excès maigri depuis le jour où Praxitèle

avait immortalisé sa beauté dans le marbre de la statue, dont un rideau soudainement tiré nous dévoilait la poitrine opulente et la taille inapte au corset. M. Francell chante mieux qu'il ne parle et M. Allard en barbon fut quelquefois lugubre. Il est vrai que ce que ces excellents artistes avaient à dire était inepte.

On a réclamé à peu près unanimement dans la presse contre l'incontenance importation dont notre sœur latine submerge nos affiches. *Pailleasse* après *la Vie de Bohême*, *la Cavalleria*, *la Tosca*, *Butterfly*, c'est évidemment pousser jusqu'au renoncement les vertus de l'hospitalité. L'italophilomanie avouée de M. Albert Carré a été justement dénoncée comme un danger possible pour notre art musical. Rien ne semble, certes, plus idoine à corrompre jusqu'à l'avilissement les aspirations d'un grand public en train de devenir mélomane et que l'impuissance sénile de M. Jules Massenet inclinait à quelque dégoût tutélaire pour les manifestations indigènes de la spécialité dont il s'agit. Il ne serait que temps d'enrayer, si nous ne voulons pas perdre bientôt peut-être au théâtre ce que nous y devons à Wagner, le bénéfice de cette culture insue de l'auditoire, née d'une accoutumance à la beauté, qui permit à la fois la résurrection de quelques chefs-d'œuvre du passé et la marche en avant de la transition de *Fervaal* au dénouement de *Pelléas*. Sans doute, on ne doit point oublier qu'une entreprise théâtrale est commerciale autant qu'artistique et que, sans argent tombant dans la caisse, on se trouverait fort empêché d'y faire pas plus de l'art qu'autre chose. Mais un simple coup d'œil jeté sur le tableau officiel des recettes démontre que les maximums y sont généralement assez indifférents à la teneur des programmes. Il est excessivement rare, en effet, quoi qu'on joue, que le samedi n'y soit inscrit pour neuf billets de mille en principal. Les piliers consacrés du succès, *Manon*, *Carmen* et *Louise* y oscillent, suivant les jours, de cinq à six mille à ce faite, tandis qu'un vendredi de *la Flûte enchantée* produisit 8.902 fr. 50 et que *Pelléas*, auquel oncques ne fut accordée la veille du dimanche, céda jadis avec 7.500 fr. de moyenne la place au four de *Chérubin*. On se convainc facilement que, grâce à la maîtrise jusqu'où il a développé ses incomparables facultés de metteur en scène, M. Albert Carré dorénavant peut imposer ce qu'il lui plaît aux spectateurs et est certain d'en provoquer l'affluence. On en déplore d'autant mieux qu'il semble se défier de soi-même à ce point, dans son inquiétude à attirer la foule, d'avoir recours à des appâts de la catégorie de *Pailleasse* et consorts. Mais, même en admettant à l'ultime rigueur l'impérieuse nécessité de cette sorte de ragoûts plus propres à tenter que d'autres les estomacs indéliçats dont on connaît la multitude, il y aurait pourtant moyen souvent de racheter cette dépravation lucrative et de joindre l'antidote au poison en incorporant au menu quel-

que mets salutairement substantiel. De courts ouvrages comme *Paillasse*, ou même un peu plus longs, en fournissent la meilleure occasion. Il y a toujours, ou presque, dans les spectacles coupés, une pièce sacrifiée, hors d'œuvre au plat de résistance, lever de rideau ou bouche-trou dépourvu totalement d'influence sur la recette. C'est ainsi que *la Princesse Jaune* et parfois *les Noces de Jeannette* accompagnent *Werther*, *la Tosca*, *le Roi d'Ys*. C'est en réalité l'office tenu par la gauloise encore que falote *Phryné* précédant en manière d'excuse un *Paillasse* italiennissime. Pourquoi ne pas exploiter ces remplissages, financièrement inoffensifs et par ailleurs stériles jusqu'ici, à l'avantage d'une culture historique à quoi s'accoutumerait sans y songer le plus grand public de théâtre ? M. Carré n'aurait que l'embaras du choix pour faire revivre à peu de frais et dans des décors usagés tout un intéressant passé de l'art dramatico-lyrique. Il pourrait remonter jusqu'à Monteverdi, de qui l'émouvant *Orfeo*, traduit et tout prêt pour la scène, est, bigrement plus neuf aujourd'hui même que *Phryné*. Sautant un siècle emperruqué, il atteindrait les bouffons italiens, puis rencontrerait Gluck avec *l'Arbre enchanté*, *l'Isle de Merlin*, *la fausse Esclave*, dont le simplisme dix-huitième apparaîtrait malaisément aussi godiche que les chinoisoneries de *la Princesse Jaune*. Ensuite, chez Grétry, Monsigny et Boïeldieu plus tard, il découvrirait vite maintes œuvrettes charmantes surabondamment dignes de remplacer *les Noces de Jeannette*. Enfin, il y a aussi Méhul, le grand oublié, qui n'a laissé qu'un nom et un air de *Joseph*, à cause probablement surtout de la candeur extrême de ses livrets conformes à la mentalité « sensible » de l'époque. Mais leur naïveté surannée même offre du moins quelque caractéristique saveur inaccessible à la sottise inane de *la Princesse Jaune* et de *Phryné*. J'en passe et, sinon des meilleurs, peut-être bien des plus piquants, — à vrai dire pour les érudits plutôt — tels que les petits opéras de Haydn, *Abou-Hassan* du jeune Weber et *les Noces de Camache* de Mendelssohn adolescent. Sans doute, la plupart de ces ouvrages décontenanceraient tout d'abord par leur simplicité antique le modernisme plus corsé, plus épicé des habitudes. Mais que risque-t-on dans l'espèce ? De quoi que s'annonce escorté l'objet de sa ferveur, un amateur de *la Tosca* ou de *Paillasse* n'en prendra pas moins son billet. Peut-être sa curiosité serait-elle plus émoustillée même par *Uthal*, *le Huron*, *l'Orfeo* de Monteverdi que par *les Noces de Jeannette* ou *Phryné* et sa culture peu à peu en ressentirait le profit. Le théâtre le plus bassement amuseur se ferait ainsi pardonner en devenant l'éducateur au moins intermittent que nos scènes lyriques subventionnées ont à coup sûr le devoir d'être et seraient de cette façon sans péril d'ordre matériel à redouter plausiblement.

§

Les anniversaires constituent de précieux prétextes à la vulgarisation d'une culture historique, mais, si la Comédie et l'Odéon les pratiquent assez volontiers, cet exemple n'est guère imité musicalement qu'au concert. M. Carré n'eût évidemment dû abandonner à personne le privilège de fêter le deuxième centenaire de Pergolèse (1710-1736). C'est pourtant, non pas à la sienne, mais à l'initiative de M. Henry Expert que, le 8 janvier dernier, dans la salle élégante et vaste du journal « les Modes », nous fûmes redevables d'écouter la célèbre **Servante maîtresse**, qui déchaîna chez nous (1754) la fameuse querelle des bouffons et peut légitimement passer pour l'ancêtre et le proto-type de l'opéra-comique français. Le succès qu'elle obtint établit qu'elle aurait heureusement affronté les feux d'une autre rampe. C'est un art gracieux, léger, assurément superficiel et qui trahit les vingt-et-un ans de l'auteur, — la version originale italienne datant de 1731, — mais, si M. Expert exagéra en évoquant à son propos Mozart, deux siècles écoulés n'ont point marqué sa fraîcheur d'une ride. A cet ouvrage aimable succéda l'audition de chansons érotiques, qui sans doute égayèrent les soupers du Régent, et dont l'exquis libertinage voilait d'esprit si délicat les allusions les plus osées que les oreilles les plus chastes n'en pouvaient être effarouchées, ni choquées les moins innocentes, ainsi qu'il fut prouvé par l'unanime applaudissement d'une assemblée en énorme majorité féminine. Ces vieux airs eurent en M^{lle} Geneviève Féraud, tout à l'heure espiègle Zerbine, la plus délicieuse interprète qui se puisse rêver. On s'étonne que M. Carré délaisse un talent si fin de comédienne et de diseuse à la Gaieté-Lyrique.

J'ai déjà dit ici tout ce que doit notre musique à l'érudition comme à la désintéressée munificence de M. Henry Expert, qui emploie sa fortune et sa vie à élever à l'art de notre xvi^e siècle un monument impérissable. Sa collection des *Maîtres musiciens de la Renaissance française* s'est augmentée d'un vingt-troisième fascicule, un recueil de **Danceries** du plus captivant intérêt musical par le spectacle de l'harmonie naissante se libérant avec une adorable gaucherie du contrepoint et engendrant une homophonie ingénue que les modes anciens rendent pour nous plus savoureuse. Enfin, après ce qu'il nous a donné de Roland de Lassus, Janequin, Pierre de la Rue, Brumel, Mauduit, Guillaume Costeley et tant d'autres, M. Expert nous promet l'édition intégrale et en fac-similé des Messes et Chansons du grand Josquin. C'est là l'admirable bilan d'une de nos époques entre toutes glorieuse, dont l'œuvre gisait ignorée sous la poussière des bibliothèques, exposée même à l'anéantissement par la destruction éventuelle de rares exemplaires ou de parfois uniques ma-

nuscrits. Grâce à Henry Expert, qui l'éveilla de ce sépulcre, sa beauté vivra désormais aussi longtemps que l'art sonore pourra durer de siècles.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Julius Meier-Graefe : *Spanische Reise* ; Berlin, S. Fischer, M. 12. — Memento.

Spanische Reise. — M. J. Meier-Graefe a fait un voyage en Espagne pour étudier Velasquez, et il a découvert le Greco. Prompt à s'enthousiasmer, aussi bien qu'à brûler ses idoles, il ne s'est plus soucié de l'objet de sa mission pour ne plus jurer aussitôt que par le maître de Tolède. Dès son retour en Allemagne, il a fait part à ses compatriotes de sa grande découverte, dans une série d'articles sensationnels, publiés par la *Neue Rundschau*, et aujourd'hui il réunit en un beau volume, magnifiquement illustré, ses notes prises au jour le jour, à quoi il a mêlé une série de lettres, adressées à des amis, au cours de son exploration.

Le critique allemand s'est défait de toute pédanterie germanique. Il jouit de tout ce qu'il voit, aussi bien avec ses nerfs qu'avec son cerveau. Tout son corps est en mouvement. Devant les choses qu'il admire il fait des bonds prodigieux. Mais quand il a une forte déception, cela le rend malade. Nous allons assister pendant six mois à tous ses gestes. Comme il est doué d'une activité débordante, il en fait énormément. Mais il sait contraindre le lecteur à suivre tous les détours de sa pensée, à écouter des anecdotes, aussi bien qu'à courir les musées. Ses cris de joie n'étonnent plus et ses dépressions ne font pas sourire. Le Stendhal des *Promenades dans Rome* eût certainement goûté la curiosité infatigable de cet Allemand dont aucune tradition n'alourdit le bagage.

Embarqué à Hambourg, M. Meier-Graefe s'en va par mer à Lisbonne et, dès ses premières notes, il nous familiarise avec les habitudes de ses compagnons de voyage, dont il néglige du reste de nous donner l'état-civil. Il nous en parlera pendant six mois, c'est-à-dire pendant 400 pages, sans que nous sachions autre chose, sinon qu'il y a deux femmes, dont l'une, Jeanne, est la sienne, et l'autre, May, une Marseillaise, celle de Hans, un peintre, et que le cinquième voyageur qu'il appelle Mynherr est aussi difficile à déplacer que prompt à convaincre. De Lisbonne par Coimbre et Salamanque (où il y a de la neige au mois d'avril), on gagne enfin Madrid. C'est ici que se place la grande déception de M. Meier-Graefe. Il voit les Velasquez du Prado et c'est comme s'il assistait à l'effondrement de tout l'espoir de sa vie. Mais cet anéantissement ne dure point, car dès le lendemain il est frappé par la grâce. Vous dire ce qu'il découvre dans le